

A/L-Littérature

Journal des classes préparatoires littéraires



EDITORIAL

À la manière croisée du *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert et de *Glossaire j'y serre mes gloses* de Leiris, on pourrait dire :

Hypokhâgneux - khâgneux : pauvres hères aux genoux cagneux devenus teigneux, gnangnan et haineux à force d'être recroquevillés sur leurs livres, sortes d'hippopotames enlisés dans le fleuve nauséux des gloses du passé.

Or la fréquentation régulière et prolongée des étudiants ainsi surnommés fait apparaître combien, loin d'être un long tunnel obscur de deux années de travail qu'ils traverseraient avec d'autant plus de succès qu'ils auraient fermé pendant tout ce temps les yeux sur le monde qui les entourait, ces années de formation intensive et exigeante par les humanités ouvrent, élargissent et aiguïssent jour

après jour leur regard sur le présent, dans le temps même où ils s'y consacrent.

Que l'apprentissage transforme celui qu'il forme va de soi mais prendre la liberté et le temps d'en rendre compte à soi et aux autres va moins de soi pendant ces années orientées vers un concours. Or, pourquoi reléguer l'expression de cette réflexion et de cette curiosité qui s'éveillent à l'ère qui s'ouvre après le concours ? Pourquoi la cantonner au for intérieur ? Pourquoi se priver de mesurer les étapes de la formation de l'esprit humaniste par un autre biais que par des exercices codifiés et des résultats chiffrés ?

Ce journal en ligne, intitulé par les étudiants *A/L-Littérature*, souhaite témoigner de l'acuité qu'apporte au regard sur le monde ce parcours de l'hypokhâgne puis de la khâgne ainsi que de la façon dont les étudiants s'en emparent, se l'approprient. Nous souhaitons que cet espace d'expression leur donne l'occasion de lever les yeux de leurs livres – signe selon Barthes du plaisir que procure le texte – non pour les oublier mais pour lever vers la réalité leurs yeux transformés par les livres, réflexions et connaissances. Leurs articles, librement choisis et écrits, sont ceux d'esprits en mouvement qui s'essaient à saisir la réalité à l'aide des moyens et savoirs nouveaux qu'ils ont acquis pour penser. Ils sont l'expression de ce dont leur activité intellectuelle est en train de les rendre capables, sous une forme autre et plus libre que celle des exercices qu'ils perfectionnent en vue du concours.

A/L-Littérature ou l'art qu'à la formation littéraire de donner des ailes !

Catherine Séguier-Leblanc
Professeur de Lettres de Khâgne

SCIENCE = LETTRES

Que reste-t-il comme impression des mathématiques dans l'esprit d'un étudiant en lettres ? Certains s'en sont débarrassés en classe de

première, d'autres y ont été contraints, avec joie ou tristesse, à leur entrée dans les études supérieures. Ont-ils des remords quant à ce choix, pensent-ils qu'ils auraient eu un meilleur métier dans le monde des

sciences ou regrettent-ils l'absence d'études encore générales dans la continuité de l'enseignement secondaire ?

Les mathématiques, c'est tout un symbole. Les « maths » contiennent en une

abréviation simple l'image que l'on peut se faire des sciences. Cela s'explique par la précision et la rigueur que l'on trouve dans les chiffres et qui sont l'apanage de la rationalité scientifique, mais aussi par la construction d'une opposition avec les langues. Les chiffres diffèrent des lettres, les formules des phrases et la logique de l'imagination. Pourtant, si on y réfléchit un peu, les chiffres et les lettres ne sont que des matériaux, les phrases sont des formulations et l'imagination est le résultat d'un cheminement qui suit une certaine logique. Alors quoi ? Les lettres sont-elles bien plus mathématiques que ce que l'on pense ?

En deuxième année de classe préparatoire A/L, plusieurs spécialités sont proposées, dont une langue au choix, les lettres modernes, l'histoire, la philosophie et les lettres classiques. Ce sont les lettres classiques qui vont m'intéresser. D'abord, que sont les lettres classiques ? Si vous me posiez la question, je vous répondrais d'un air savant et satisfait :

« LETTRES CLASSIQUES =
LATIN + GREC »

L'apprentissage de ces deux langues diffère grandement de celui qui est fait de celles que l'on appelle les langues vivantes. Je n'ai pas passé trois années penché sur des livres poussiéreux à apprendre à les parler, mais à les comprendre pour traduire des textes grecs et latins en français – exercice qui

porte le nom de version –, des textes français en latin et en grec – le thème – et faire des analyses littéraires de textes de langue grecque et latine. J'avais sous la main des textes à étudier et des grammaires grecques et latines où la précision de la langue est d'importance capitale. Évidemment, cela comprend les fameuses et redoutées déclinaisons.

Suite à la page 7.

CULTIVER NOTRE SOLITUDE

« Un gazetier philanthrope me dit que la solitude est mauvaise pour l'homme »¹.

Comme en témoignent les premières lignes du poème « Solitude » de Baudelaire, on assimile souvent la solitude à un état proche du « spleen », c'est-à-dire un état sentimental négatif où l'on se retrouve abandonné par autrui, abandonné à notre lassitude. Cette sensation d'isolement a été le quotidien de 2 milliards de personnes cette année, confinées à cause de la pandémie mondiale.

Cependant, contrairement à la langue anglaise, le français ne distingue pas explicitement les nuances du terme « solitude ». En effet, l'anglais fait la différence entre « loneliness » et « solitude », entre l'isolement (physique, psychique et social) du sujet et l'isolement volontaire et bénéfique du sujet pour se retrouver avec lui-même (un

usage qui reste rare chez les anglophones). Même si l'isolement ne fut pas volontaire dans le cas du confinement, il a permis une nouvelle approche créative : par exemple, l'artiste Banksy a publié sur les réseaux sociaux plusieurs prestations artistiques, des prestations souvent relayées plus de deux millions de fois.

La philosophe Hannah Arendt² distingue une nuance entre les termes du couple loneliness / solitude. Elle fait la différence entre la « désolation » (traduction de « loneliness »), état où l'individu est abandonné par les autres membres de la société, et la « solitude », état où l'individu se retrouve avec lui-même (repli, retraite spirituelle). La « solitude » n'implique pas forcément un glissement vers la « désolation », et être seul pour réfléchir n'implique pas que nous soyons isolés de la société. Dans le cas de la caverne de Platon, le philosophe est bien celui qui sort seul de la caverne et qui accède seul au monde des idées mais ce n'est pas pour autant que ce dernier contemple seul le monde des idées : au contraire, il va en faire profiter les hommes de la cité. Pour Arendt, le dialogue intérieur est la condition pour communiquer avec autrui : ce retour à soi est nécessaire pour le bon développement de l'amitié, des relations amoureuses et de la société. En revenant à la réflexion sur ce que nous sommes et sur nos actions, nous pourrions atteindre un état où la

relation avec notre for intérieur nous permettrait d'être bénéfique dans notre rapport avec autrui, mais aussi et surtout, avec soi. Cependant, il y a un risque : la « solitude » peut devenir « désolation » si l'individu ne peut plus établir le dialogue avec autrui, et s'il cherche à fuir l'angoisse de la solitude. L'homme esseulé se retrouve exposé à la perte d'appartenance à une société : la « désolation » est un déracinement de l'individu devenu étranger aux autres mais aussi à soi.

La communication est alors d'une importance majeure, elle est un élément obligatoire pour ne pas sombrer dans la désolation. Le dialogue avec autrui, pour Arendt, est une « grâce rédemptrice » permettant au sujet de ne pas sombrer dans « la dualité, l'ambiguïté et le doute »³. Le Dr. Danilo Bzdok, professeur de neurologie, évoque le fait que « l'interaction sociale est tellement importante pour l'être humain [...] que s'il y a une carence d'interactions sociales comme ce pourrait être le cas en raison de l'isolement massif, ces gens-là perçoivent cette exclusion sociale comme une menace »³. Le confinement a en cela été une épreuve : il s'agissait de ne pas perdre ce lien avec autrui afin de s'accomplir dans sa réflexion. Nous avons dû essayer de trouver une façon de tourner cet isolement en véritable retour à soi.

Savoir prendre le temps de se retrouver avec soi-même. Réussir à s'arrêter pour penser et contempler le monde. Savoir cultiver nos moments de solitude pour créer et accéder au bonheur. La solitude ne semble pas être aussi mauvaise que le prétendait le gazetier.

« Presque tous nos malheurs nous viennent de n'avoir pas su rester dans notre chambre », dit un autre sage, Pascal. ¹

Dans une période où il faut limiter les contacts avec autrui, rester dans notre chambre pour cultiver notre solitude n'a jamais été aussi utile pour notre développement personnel et le bien-être commun.

Antoine Depiesse

Khûbe, Promotion 2018-2021

Références :

- 1- « La Solitude », *Le Spleen de Paris*, Baudelaire.
- 2- *Les Origines du totalitarisme*, 1951, 3^e partie, Chap. IV.
- 3- *Trends in Cognitive Sciences*, « The Neurobiology of Social Distance », de Danilo Bzdok et Robin Dumber.

ÊTRE HUMAIN ET TRANSHUMANISME

Dans le film de Paul Verhoeven, *Robocop*, réalisé en 1987, l'agent de police Murphy, à la suite d'une mutilation atroce par un gang mafieux, est « réparé » : ses membres déchirés, devenus non-fonctionnels (mais

aussi ceux qui sont intacts) sont remplacés par des membres en fer. Murphy devient Robocop, il est à la fois chair et fer. Mais à quoi renvoie ce « il » ? Un homme ? Un robot ? La question que pose le film est celle de la survivance de l'humanité dans un corps d'acier.

Les réflexions inspirées par ce film tournent autour de l'idée du transhumanisme, sujet souvent mis à l'honneur au cinéma et dans la littérature, qui nous attire en même temps qu'il nous effraie. Cette idée ébranle en effet la définition de l'homme car l'être humain qui, pour augmenter ses capacités, entre en fusion avec la technique remet en question une dimension purement naturelle de l'homme. L'homme devenu fer, ou l'homme devenu plastique est-il le même que celui de chair ? La crainte du transhumanisme procède d'une vision de l'homme comme absolument distinct de la technique. Or, la transformation de l'homme en autre, le dépassement de sa propre nature sont la conséquence même de son intelligence technique. Ainsi, même si nous gardons une image fantasmée et fictive du transhumanisme, la technique est effectivement utilisée pour modifier l'homme dit « naturel ».

Prométhée a volé le feu d'Héphaïstos pour le donner à l'être humain, oublié lors de la distribution des qualités pour les êtres vivants. Le dépassement de

la nature par l'homme semble inscrit dans son être par son aptitude spécifique à la technique. Cette idée se trouve dans la notion rousseauiste de perfectibilité selon laquelle l'homme, au contraire des autres animaux, n'est pas immédiatement homme : il le devient en sortant des propres limites de son être. Le cybernéticien anglais, Kevin Warwick, cherche quant à lui à devenir celui qu'il veut être non par le contact avec d'autres hommes mais par le contact avec les machines. Il relie son propre corps à des systèmes informatiques, étendant ainsi les contours et les capacités de son être : « *Mais si le destin m'a fait humain, il m'a aussi donné le pouvoir de ne pas en rester là.*¹ »

Comment définir l'être qui est par nature poussé à améliorer sa propre nature grâce à la technique ? Nous sommes mis face à une ambiguïté incompréhensible, puisqu'ici nature et technique – distinction qui semble infranchissable pour la pensée – sont mélangées dans une seule et même essence. Pourtant, ce paradoxe soulève une réflexion originale sur l'être : refuser une dimension pure qui définirait l'être humain permet de sortir de la crainte envers la technique. L'idée d'une culture intrinsèque à l'homme permet de repenser l'ontologie, c'est-à-dire la réflexion sur l'être en tant qu'être, sur ce qu'est l'être dans son essence. Puisque la technique fait partie de la nature

de l'homme, comment penser l'être de l'homme ? Le seul moyen est de sortir de cette dichotomie entre nature et culture. L'homme est à la fois nature et technique, l'être est *natureculture*².

Ce néologisme, *nature-culture*, correspond à l'amalgame des contraires qui se rencontrent et se mélangent. La création de Frankenstein incarne ce concept³.

Cette créature, née de la technique, est pourtant faite de chair humaine : elle est bien l'être où sont agglutinées nature et culture, ces contraires qui semblaient alors impossibles à dépasser. Cette fusion empêche la créature de se rattacher à une définition de son être. Alors que Frankenstein la rejette, la créature poursuit son « père », dans une quête désespérée de son origine naturelle. Elle recherche son essence, mais plus précisément la norme à laquelle correspondre, norme qui lui permettrait de se fondre dans la société. C'est pourquoi la créature souhaite aussi s'unir avec une femme, ce désir de copulation hétérosexuelle témoigne à la fois de son désir d'entrer dans la culture en rencontrant autrui, ainsi que de son désir d'effacer toute artificialité de son être, de trouver ce que serait la création naturelle. En outre, si la créature souhaite retrouver une pure

naturalité, Frankenstein, pour sa part, désire dépasser sa nature de simple homme mortel. Grâce à



la technique, le scientifique crée la vie, vie qui naît d'ailleurs de la mort par l'utilisation de cadavres. L'expérimentation de Frankenstein montre un désir de remplacer Dieu en dépassant la mort, mais aussi de remplacer la femme en créant la vie. Frankenstein désire ardemment dépasser et fusionner avec ce qu'il n'est pas : « *Voilà ce qu'on a fait, s'écria l'âme de Frankenstein ; mais j'accomplirai plus, bien plus encore : marchant sur les pas déjà tracés, je déblayerai une route nouvelle, j'explorerai des puissances inconnues, et je déploierai devant l'univers les mystères les plus cachés de la création.*⁴ »

Cependant, le terme de *natureculture* est un ensemble flou où l'on ne peut distinguer ce qui est naturel de ce qui ne l'est pas. La créature de Frankenstein veut à tout prix trouver une pure naturalité, mais celle-ci n'existe pas. Tout être devient ce qu'il est en fonction d'une relation au monde, tout sujet se définit grâce au contact avec l'autre.

Les contraires participent de notre essence. La créature veut rejeter ce qu'elle est en voulant effacer son caractère artificiel, mais cette technique fait aussi partie de son essence. Ce que la créature de Frankenstein rend possible dans la réflexion ontologique, c'est la dissolution des limites de l'être : l'être n'est pas enfermé dans un corps organique, il n'est pas limité par une définition puriste de ce à quoi il doit correspondre. Parce que la créature invite à repenser la norme de l'être, celle-ci est rejetée, étant considérée comme un monstre⁵.

Repenser les différences permet de ne pas se limiter dans son être et dans sa manière de penser. L'idée du trans-humanisme permet de dépasser les frontières, comme celle entre nature et culture. Il ne s'agit pas de distinctions définissant une norme à laquelle correspondre, elles représentent la relation entre les contraires, contact qui participe de notre être. Considérer que l'être est en partie défini par la différence permet de ne pas se limiter à une définition pure de ce qu'on est. Nous pouvons évoluer, dans une « chorégraphie ontologique⁶ », parmi une vaste possibilité d'êtres fluides : « *si tu peux être l'une, si tu peux être l'autre, et si tu peux être l'une et l'autre, alors tu seras cyborg, ma fille.*⁷ »

Léa Karcher

Khârrée, Promotion 2019-2021

Références :

- 1- *Cyborg, I*, Kevin Warwick, cybernéticien anglais.
- 2- Ce néologisme, créé par Donna Haraway dans son *Manifeste cyborg*, est présenté dans l'ouvrage de Thierry Hoquet, *Cyborg philosophie*.
- 3- *Frankenstein ou Le Prométhée moderne* (1821), Mary Shelley.
- 4- *Frankenstein, Ch. III*, Mary Shelley.
- 5- Image prise sur <https://iatranshumanisme.com/>
- 6- *Manifeste des Espèces compagnes*, Donna Haraway.
- 7- *Cyborg philosophie*, « L'aliénation de Cyborg », Thierry Hoquet.

LA RÉVOLUTION DES ŒILLETS : UNE NON- VIOLENCE EFFICACE ?

Mettre à l'épreuve les représentations communes, déconstruire les discours : ces démarches intellectuelles que l'on s'approprie en hypokhâgne et en khâgne, que ce soit à travers la culture antique ou la philosophie, l'histoire ou les langues, le khâgneux auteur de ces lignes a essayé de les appliquer à la lecture de la Révolution des œillets de 1974 au Portugal, un pays dont la culture et l'histoire lui tiennent à cœur. C'est là, en effet, un mouvement de l'histoire européenne récente trop méconnu, et qui pourtant permet de mobiliser des notions abordées en cours. Quelle analogie peut-on faire avec

l'institution romaine du tribunal de la plèbe, ou plus largement avec les révoltes de la plèbe ? Comment s'y illustre la relation complexe entre exigence de justice et volonté de non-violence, travaillée en philosophie ? En quoi est remise en cause la question de l'armée comme outil de l'État – qui fait sécession vis-à-vis de celui-ci ?

Au Portugal, on a fêté le 25 avril, l'année dernière, les 45 ans de la Révolution des œillets, qui marque le renversement de la dictature au profit d'un retour à la démocratie et à l'instauration d'une nouvelle république dans ce pays – premier d'Europe à réaliser son unité nationale avec des frontières peu ou prou inchangées depuis le milieu du XIII^e siècle mais aussi dernier à s'engager dans un processus de décolonisation. Rappelons au passage que la France n'en mène pas large en matière coloniale puisque, comme nous l'étudions en histoire contemporaine, elle se sépare de l'Algérie en 1962, treize ans avant l'indépendance du Timor-Oriental en 1975 et seulement trente-sept ans avant la rétrocession de Macao à la Chine en 1999. Dès lors, la Révolution des œillets se distingue, dans le contexte tendu de la Guerre froide et de la construction européenne, par sa brièveté et sa tranquillité : on s'en souvient encore comme d'un événement où le sang n'a pas coulé.

À la veille du 25 avril 1974, c'est encore l'Estado Novo (« État nouveau ») qui fait loi,

sous Marcelo Caetano, dauphin de Salazar dont l'état de santé commence à se dégrader en 1968 : cette forme de régime en vigueur depuis 1933¹ est en réalité autoritaire et fascisante. Le journaliste Christian Rudel décrit le régime salazariste comme une « dictature catholique de droite extrême », de parti unique, où s'exerce la censure, où les syndicats sont interdits, où patrouille dans les rues une police politique et où, surtout, l'effort colonialiste est porté aux nues.



Célébration du 25 avril à Porto en 1983 - (crédit : H. J. Teixeira Matos)

Dans ce contexte, une résistance s'organise au milieu des années 1960 : l'opposition à la dictature tente de se faire entendre au moyen de grèves, de contestations paysannes et étudiantes ou d'actions clandestines. Mais le véritable fait marquant et presque annonciateur de la révolution survient au début des années 1970, lors de la fondation du MFA (« mouvement des forces armées »), regroupement de militaires clandestins coalisés, protestataires et anticoloniaux.

Ainsi, ce jour du 25 avril 1974, le MFA entame les hostilités et diffuse sur la radio nationale, comme signal de ralliement, un chant de lutte déjà censuré, Grandôla Vila Morena, de José Afonso. Militaires et civils prennent d'assaut les rues de Lisbonne, tandis que les « capitaines d'Avril » s'assurent du contrôle des médias et des ministères. Une dictature vieille de près d'un demi-siècle est renversée par l'armée de concert avec le peuple : Marcelo Caetano démissionne dans l'après-midi.

Présidée par le Général Spínola, la JSN (« junte militaire de salut national »)

entreprend d'abolir la censure et la police politique et de libérer les prisonniers politiques,

pendant que, le 1er mai suivant,

500000 civils et militaires se rassemblent à Lisbonne. Le général Spínola est nommé président de la République portugaise. Il va sans dire que, manifestement, c'est l'échec des guerres coloniales qui a poussé les militaires épuisés à rejoindre le mouvement démocratique contre la dictature, ce qui explique alors le paradoxe d'une junte militaire détruite par les militaires eux-mêmes.

À la lumière du cours d'histoire romaine, il est loisible de comparer le rôle de l'armée

lors du coup d'État à la fonction tribunitienne théorisée par Georges Lavau : ce dernier l'attache à toute entité, au sein d'un système politique, dont « la fonction (...) est principalement d'organiser et de défendre des catégories sociales plébéiennes (...) et de leur donner un sentiment de force et de confiance »². Lavau postule qu'une telle fonction est nécessaire à la survie du système politique tant que son détenant exerce un pouvoir négatif qui assure un équilibre, un contrepoids, qui conteste le pouvoir positif, tout en faisant partie intégrante du système, comme c'est le cas ici pour l'armée – à éloigner donc, d'office, des révolutionnaires, en marge du système politique et donc dépourvus de cette fonction. Dans le cas qui nous intéresse, l'accession d'un général à la présidence de la République marque la fin de cette fonction tribunitienne : l'armée devient, non plus pouvoir négatif, mais pouvoir positif. Mais il y a plus : lorsque cette fonction se perd, elle est nécessairement retransmise à une autre entité ou parti ; néanmoins, lorsque la relève peine à être assurée, les classes « plébéiennes », alors sans tribun, entrent en crise selon la terminologie de Lavau, ainsi que tend à le démontrer au Portugal l'instabilité économique et financière de ces vingt dernières années, résultante de problématiques d'ordre politique – qui appelleraient un autre

article complet ou un ouvrage consacré.

De cette révolution militaire, somme toute, qui entraîne avec elle un vent de décolonisation dès 1975, le Portugal hérite d'une démocratie solide, tournée à la fois vers l'Europe et vers l'océan Atlantique – que ses grands navigateurs écumèrent tant autrefois. Malgré la crise économique qui frappe particulièrement l'Europe méridionale depuis la fin des années 2000, la République portugaise « où la terre finit et la mer commence »³, selon le mot de Camões, semble encore habitée par l'esprit d'Avril, lorsque par exemple son peuple descend dans la rue le 15 septembre 2012

– un million de personnes⁴ – pour protester contre les mesures d'austérité et demander le départ du gouvernement.

*Quanto ao mais, nada mais. Cá estamos sempre.*⁵

Alexis Bernadino Duarte
Khârré, Promotion 2019-2021

Références :

1- António de Oliveira Salazar, de son nom, exerce auparavant, à partir de 1928, la fonction de Ministre des Finances pendant la période dite de dictature nationale.

2- Georges LAVAU, « Le parti communiste dans le système politique français » in *Le communisme en France et en Italie*. Vol. 1 : *Le communisme*

en France, Paris, Armand Colin, *Cahiers de la fondation nationale des sciences politiques*, 1969, p. 18.

3- *Lusiades*, Chant III, 3 (NB : Le titre de cette œuvre à dimension épique, avec le suffixe -iade, n'est pas sans rappeler *l'Illiade*, inspiratrice de la *Franciade* de Ronsard ou de la *Henriade* de Voltaire, poèmes épiques français que nous avons évoqués dans le cours de lettres).

4- <https://www.cnews.fr/monde/2012-09-16/importante-manifestation-au-portugal118664>.

5- « Pour le reste, rien de plus. Nous sommes toujours là », traduction personnelle. Fernando PESSOA.

Suite de l'article page 2.

Laissez-moi vous les présenter à ma façon :

CAS	SINGULIER	PLURIEL
NOMINATIF (=sujet)	Rosa	Rosae
VOCATIF (=apostrophe)	Rosa	Rosae
ACCUSATIF (=COD)	Rosam	Rosas
GENITIF (=Compl ^{nt} du nom)	Rosae	Rosarum
DATIF (=COI)	Rosae	Rosis
ABLATIF (=CC)	Rosa	Rosis

finalement, si l'on observe un peu ce tableau, ce n'est rien de plus qu'une suite de formules à apprendre telles que celle ci-dessous :

« COD = ACCUSATIF(MOT) =
RADICAL + -AM »

La connaissance de cette formule m'offre ensuite la possibilité de construire un COD sur le modèle de la première déclinaison avec des mots

tels que *puella, ae* (la jeune fille), *uita, ae* (la vie), *nauta, ae* (le marin), etc. Je suis donc la formule et j'obtiens :

« ACCUSATIF(PUELLA) =
PUELL- + -AM = PUELLAM »

Grâce à cette méthode, je sais désormais que dans un texte, *puellam* est l'accusatif de *puella*. La phrase devient alors une énigme à résoudre qui suit

plusieurs étapes rigoureuses : l'analyse morphologique des données que sont les mots qui composent la phrase, la structuration de sa syntaxe et la conversion des mots latins ou grecs en leur signification française. Tout n'y est que rigueur et logique.

Les lettres classiques présentent aussi une part d'algèbre dans les poésies épiques latine et grecque. À la place des vers clos par des rimes, auxquels nous sommes habitués la poésie française, on trouve en latin et en grec des vers rythmés en fonction de l'opposition entre syllabes brèves et syllabes longues. L'hexamètre dactylique est un de ces types de vers utilisés dans la poésie épique. Avec un peu d'étymologie et d'anatomie, on finit par comprendre ces mots apparemment barbares. Je m'en vais vous en faire la démonstration d'un ancien khâgneux que la nostalgie des sciences rattrape :

« HEXA = 6

DACTYLE = DOIGT

DONC, 1 HEXAMÈTRE DACTYLIQUE = 6

MESURES EN DOIGTS

OR, 1 DOIGT = 1 PHALANGE LONGUE + 2

PHALANGES BRÈVES

DONC, 1 HEXAMÈTRE DACTYLIQUE = 6 x (1
LONGUE + 2 BRÈVES)

SOIT $1 = 6 \times (1+2) \Leftrightarrow 1 = 6 \times 3 \Leftrightarrow 1 = 18$ »

Mes lettres révolutionnent les mathématiques ! Avec un peu d'imagination, bien évidemment. Il suffit donc de repérer les longues et les brèves qui forment des doigts pour dessiner une

main à six doigts et composer un hexamètre dactylique, c'est-à-dire un vers. Et voici que mes lettres révolutionnent aussi l'anatomie !

Si l'on dénie parfois aux langues toute logique, il s'avère qu'elles n'en sont pas dénuées. La combinaison de lettres qui forment des mots, qui eux-mêmes mènent à des phrases, puis des paragraphes, des textes et plus encore, explique en partie l'incohérence que l'on peut y voir ; l'association de structures, qui elles-mêmes résultent d'autres structures, n'est pas sans rappeler la physique et ses atomes, bien que les atomes soient déjà les parties d'autre chose et qu'ils se décomposent en des électrons et un noyau, lui-même constitué de neutrons et de protons. Il en va de même pour les langues : chaque fois, un nouveau niveau de complexité est atteint et une nouvelle entité créée, et l'empilement de structures pousse alors à défier toute logique.

Mais les lettres ont la chance (certains diront le malheur, mais pourquoi se priver de tous les aspects de l'intellect ?) d'être un matériau que son usage déforme et rend plus souple à l'utilisation, ce qui permet alors de s'aventurer, avec précaution, hors du carcan de la rigueur immaculée et d'apercevoir le champ du possible.

Ce qu'il reste donc comme impression des mathématiques dans l'esprit d'un étudiant en lettres, ce sont les lettres.

Théo Metz

Ancien Khûbe, Promotion 2017-2020

Maquette : Nicolas Sambussy

Mise en page :

Antoine Depiesse et Johana Augier

Logo : Chloé Bouché